

Souvenirs algérois

Pour certaines personnes, dit-on, lire est un viatique.

Raconter le passé dans le présent représente pour nous une œuvre intimiste qui nous change d'un roman encombré de scories.

Le passé, enraciné dans un désir d'éternité, serait-ce une passion ? Sans coup férir, oui ! La passion représente la manière dont ce passé nous affecte.

Le passé advient à notre conscience à travers nos souvenirs. Sans un acte de rétention de la mémoire il n'y aurait point de conscience du passé.

«Où es-tu, Alger de ma jeunesse ?» est une question philosophique que pose B. Mohamed. Elle est l'objet de conscience passé sous le mode de «ce qui-a-été», et c'est de ces souvenirs dont nous avons besoin pour oublier le monde présent.

B. Med est resté fidèle à ce passé, car seul le passé mémorable mérite d'être raconté.

Esprit transcendant, il s'est réapproprié pour nous et pour ceux de notre génération, un passé algérois «heureux» dont nous ne sommes pas les prisonniers, mais les héritiers.

La passion relève de la polysémie. En philosophie, elle désigne plus banalement la conduite de celui qui est affecté d'un sentiment quel qu'il soit (espoir, tristesse, mélancolie etc...), elle reproche à la passion de nous détourner de la vraie connaissance des choses ; elle est donc un défaut de connaissance puisqu'elle nous empêche de connaître une chose par ses causes.

Il serait absurde de dire qu'une chose est juste en théorie puisque la survenance d'un hiatus entre la théorie et les faits est une hypothèse à ne pas écarter.

La «cause» est ce qui détermine l'apparition d'un phénomène appelé «effet» de sorte que si la «cause» n'était pas apparue, l'effet ne serait pas apparu.

Entre l'analyse et la synthèse du phénomène, nous sommes arrivés à la conclusion que seul «l'appât du gain» en est la «cause» et le résultat de l'action, la «déviance». Sans «l'appât du gain» il n'y aurait jamais eu de comportement en non-conformité avec les normes socialement admises.

La cupidité a ainsi pris le pas sur le particularisme de tout un groupe social.

Idiome, habitudes, croyances, coutumes, lieux mythiques... ne constituent-ils pas la dynamique culturelle ? Peut-on se séparer des choses qui constituent la



Photo : DR.

mémoire affective ? La réminiscence pathétique du souvenir est cette valeur affective que nous sommes censés tous partager dans notre culture.

Tous les lieux évoqués par B. Med nous enveloppaient d'une aura de bonheur ; par leur originalité, ils insufflaient de la gaieté dans les cœurs des hommes, sans discernement, ils furent balayés en un quart de tour avec en plus la propension de galvauder un talent d'architecte et une politique urbaine en touchant à son activité économique et socioculturelle.

Transformations, démolitions, changement radical de l'activité commerciale supposés en harmonie avec le XXI^e siècle ; les auteurs en tirent certainement une fierté, mais cette fierté n'est-elle pas le juste milieu de la honte et de l'orgueil ?

Certains d'entre les lecteurs penseront que nous menons un combat d'arrière-garde, car nos pensées sont dépassées, peut-être bien, quand la nouvelle configuration du paysage qu'on nous offre est mièvre au point que nous prenons de la distance vis-à-vis du présent et nous donnons la préférence au passé, car nous n'arrivons pas à reconstruire la reviviscence du «maintenant».

Avant de répondre aux préoccupations du frère qui a ravivé en nous des souvenirs longtemps enfouis, nous commencerons d'abord par compléter le tableau en rajoutant avec une pointe de nostalgie d'autres endroits qui méritent d'être rappelés au souvenir.

Entre la rue Didouche Mourad-Maurice Audin (ex-Charles Peguy-et Larbi Ben

M'hidi) nos illustres librairies L 54 - La Croix du Sud ; nos disquaires, Nounou l'Usmiste, «tunnel des fac», librairie des Beaux-Arts (ex-Vincent) ; nos habilleurs, Brumell, Lutécia.

Autre haut-lieu de rencontres conviviales (usmistes, mouloudéennes, chababistes, le kiosque GP, Le Berry, Fidélia où on dégustait des tartes aux fraises qu'on ne fait plus de nos jours, le chocolat maison de la Princièr nous manque ; heureusement que Montero est toujours là. Novelty ou au Normand, est-ce bien l'appellation exacte Le restaurant le Normand, rue attenante à la rue Ben M'hidi en face du cinéma ex-Le Paris.

Le Normandie, autre restaurant de l'amitié tutélaire que nous avons vécue, rue attenante au boulevard Ben Boulaïd, débouche directement sur la place Ben M'hidi.

Qui peut nous rappeler dans quelle salle de projection avons-nous eu la chance inouïe de voir, dans les années 1960 début 1970, *Quatre garçons dans le vent* (A Hard Day's Night) les Beatles, *les Jeunes loups* (*I'll never leave you*, Nicole Croisille) ? Le Capri, Triumph... ?

B. Med, nous et les autres qu'on rencontre de temps à autre avec un bonheur ineffable, nous arrivons quand même à nous consoler pour avoir appliqué durant ces belles années la fameuse devise «*Carpe Diem*».

Au fait, comme on ne mange plus de poissons (Ah ! M^{me} El-Hadj, les cales sèches et autres !), il a fallu qu'on se mette à trois pour fouiller dans nos souvenirs.

Achour, Aziz, Bob (Belcourt)



Les rebelles de l'alphabet

Hommage aux enseignants grévistes victimes de l'arbitraire de la tutelle. Je ne veux pas rester passif face au malheur de mes collègues enseignants. J'espère que vous publierez mon cri en guise de geste de solidarité qui comporte un appel urgent à toute la société civile : nos enseignants sont en danger de mort, réagissons !

L'injustice est l'apanage des pouvoirs totalitaires. Cet attribut qui émaille notre tutelle, en l'occurrence le ministère de l'Education, a peint notre pays en laid.

La crise des enseignants contractuels ne cesse de devenir un événement qui n'intéresse plus nos messieurs de la sphère dirigeante, malgré l'état de santé très altéré des grévistes motivés par la noblesse de leur cause, encouragés par l'assistance morale de tout le peuple et autres organisations, chose qui démontre clairement que les responsables mis en place par la seule recette de la fraude et de la corruption ne se préoccupent guère de ce cas si délicat.

Le mutisme des intellectuels ne fait que doper Benbouzid et consorts pour négliger, voire sacrifier ces pauvres enseignants poussés par une forme de nationalisme à revendiquer leur droit au travail par une voie des plus pacifiques qu'est la grève de la faim, le temps où ce même pouvoir n'arrête pas de concéder des avantages, des postes de travail, des privilèges aux égorgeurs de petits enfants algériens, des terroristes qui continuent de tuer, saccager, lapider, bombarder bravant ainsi toute la République. Cette contradiction que cultive Bouteflika divisera les rangs du peuple mettant ainsi l'unité nationale en péril.

La question des enseignants contractuels est une question légitime, leur combat est très légal, je soutiens à travers cet écrit leur action pacifique tout en appelant tous les intellectuels algériens à les épauler, les organes de presse, les partis politiques, les députés, les associations. Tout le peuple algérien est appelé à mettre fin à cette crise qui porte les qualificatifs d'une vraie injustice.

Chekri Rachid, enseignant-écrivain, Akbou

NOTRE SÉLECTION

La nuit appelle le jour

A peine levé en ce jour, et comme tous les jours, et déjà que ma nuit absorbe les heures de mon jour, je me précipite vers mon paquet de cigarettes et je fume comme un dinosaure. Je pense à eux, à ceux qui nous ont offert la liberté sur un plateau en or, à ce million et demi d'oubliés, à ces anges qui méritent un respect monumental.

Du haut de la place Gueydon, j'aperçois la mer et ses estivants, et je pense à ceux qui la défient pour, peut-être, connaître des jours meilleurs loin de chez eux...

Je pense, oui, je pense amèrement aux milliards de promesses qui nous ont été faites, en vain ; alors je pleure tous ceux qui, comme moi, ne voient pas la lueur du jour arriver et qui se contentent de plonger dans le fin fond de la nuit.

Bahloul Farouk (Béjaïa)

Je mérite d'être croqué à la une

La zlabia en première page ! Et pas dans n'importe quel journal en plus ! Non, mais, où avez-vous la tête, Messieurs du *Soir d'Algérie* ? Le manque d'autres nouvelles plus alléchantes est-il donc à ce point ? J'en doute.

Tenez, par exemple, moi, sans être égoïste, je mérite d'être croqué à la une mille fois mieux que cette sucrerie... friture. Il va sans vous échapper que j'ai inventé une plume pleine de culot à la forme conique, exactement comme un entonnoir ! Sauf que mon génie, lui, est phonique.

Une plume donc unique qui, non seulement, ne sait pas mentir mais encore ne se gêne pas d'attaquer son propre camp.

Allez, soyons sportifs, rejoignons notre cher Laâlam et crions haut et fort comme lui : *inaâl bouha makla* !

Et, façon de rester éveillés, amplifions le cri : *inaâl même yamaha* !

**Dissi Boubekour
06310 El-Kseur (Béjaïa)**

Une enfant du peuple

Je me rappelle quand Mohamed Fellag disait dans ses monologues que «espoir» est un mot algérien... De l'humour ? De l'ironie ? On rigolait tout en espérant...

Mais là, l'espoir n'est plus ! Désormais, notre vie rime avec «kamikaze», «attentat», «mort»...

Ces mots que l'on ne peut fuir... Ces mots qui n'ont comme écho que les pleurs de cette Algérie pour ses enfants...

Si j'étais la mort j'emporterais ceux qui la sèment ! Mais je n'ai rien d'une criminelle... Et j'ose toujours «espérer» que le soleil luira un jour sur notre vie.

Une Algérienne (Tizi-Ouzou)